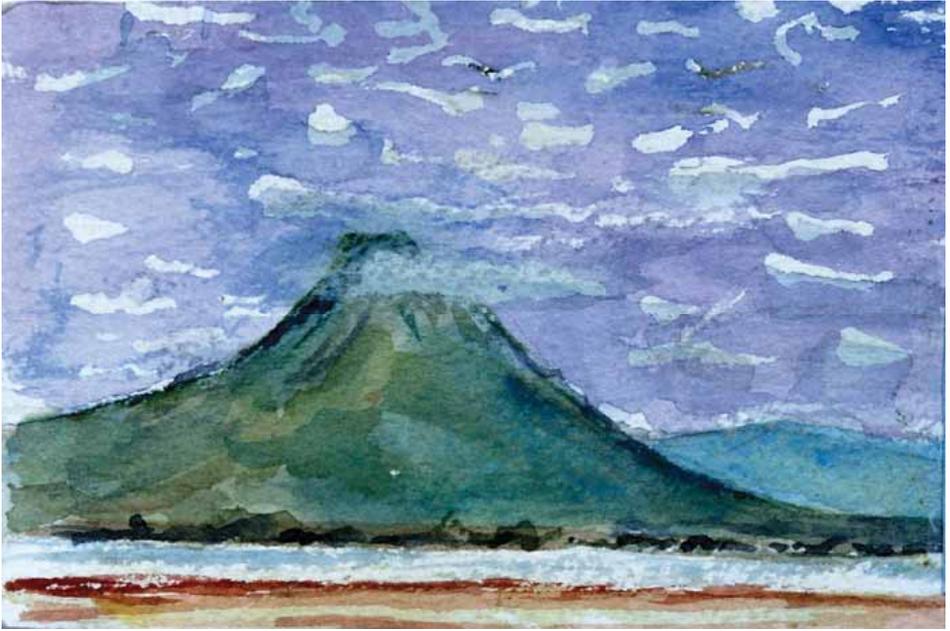


## 29 : AUTRES VOLCANS

### Asie et Pacifique



*Ile volcanique près du rivage  
(Indonésie)*

Nous venons d'évoquer le Costa Rica. Changeons de continent et traversons le Pacifique pour atterrir à Java où deux merveilles nous attendent. Le volcan BROMO sera le premier : c'est un épais cône tronqué dont la crête se situe à une centaine de mètres au dessus de la plaine ; cette crête est très étroite, une lame de rasoir à l'échelle de l'ensemble ; de chaque côté les pentes sont très raides surtout du côté intérieur formé d'éboulis instables. Les bords délimitent un vaste cirque ; le fond bouillonnant de la cuvette laisse échapper à chaque instant de puissants jets de vapeur blanche qui surgissent de plusieurs endroits à la fois ; ces vapeurs montent en tournoyant et en bourgeonnant, se mêlant parfois les unes aux autres. Sur le bord du cratère on se croirait au balcon, assistant à ce qui se passe au fond de l'abîme. Les grondements et éclats sonores qui accompagnent les explosions ne donnent sans doute qu'une faible idée des forces déchaînées en profondeur. Au delà de ce cratère se profile une série d'autres volcans dont certains encore plus hauts. Derrière nous, au pied du Bromo s'étendent au contraire de vastes plaines herbeuses et paisibles. A quelque distance se dresse un petit temple blanc.

C'est en ces lieux qu'on réalise notre illusoire sécurité : comment la fine croûte terrestre pourrait-elle résister à l'impact d'un météorite de seulement 2 ou 3 km de diamètre, plongeant sur notre fragile croûte terrestre flottant sur une masse de lave en fusion?



*Cratère du Bromo  
(Java)*

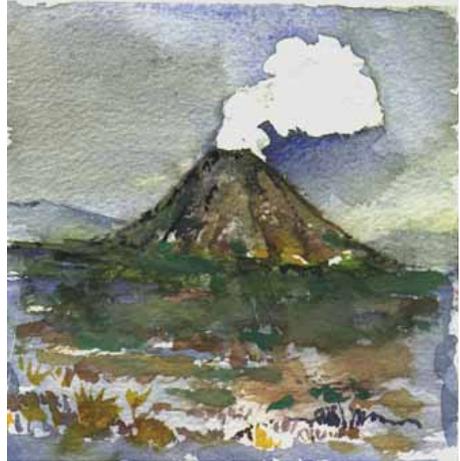
Le KAWA IGEN, sera notre prochaine étape.

Au fond de ce cratère, jour et nuit, s'écoule d'une faille un filet de soufre fondu, qui est à l'origine d'une exploitation faite dans des conditions inhumaines : ici des mineurs, contraints par le besoin, sont vraiment devenus « les damnés

de la terre » !

Nous arrivons au pied du volcan, sur une esplanade dégagée dans la forêt ; des camions vides venus de la plaine sont chargés par des hommes écrasés par les sacs de 50 kilos de soufre qu'ils viennent de descendre du cratère ; ils vident leurs sacs, s'épongent, et remontent aussitôt. Ils feront l'aller et retour la journée durant ; ils mourront à 40 ans.

Il nous faut une demi-heure pour atteindre la crête ; un spectacle d'enfer nous y attend : le fond du cratère est rempli de liquides chargés de minéraux aux couleurs morbides ; ces fluides sont en ébullition et laissent échapper des bulles visqueuses qui viennent crever la surface. La sente étroite qui descend jusqu'à ce lac en ébullition paraît peu stable. Les hommes qui s'y engagent et remontent ensuite peuvent à peine se croiser.



*Volcan fumant à Java*

Quand ils ont redescendu la paroi intérieure du cratère et sont arrivés en bas, au niveau de la faille d'où le soufre coule en se figeant presque aussitôt, ils emplissent leur sac en détachant les blocs jaune d'or avec une courte pioche. Ils se protègent le visage tant bien que mal avec des bandeaux de toile pour ne pas respirer trop de gaz corrosifs et fétides.

Même sur la crête du cratère, à 20 ou 30 mètres au-dessus, nous respirons avec difficulté ; j'essaie de descendre, mais je tousse déjà et mes amis me crient de remonter. Quant aux mineurs, je me demande ce qu'ils leur reste d'humanité : ils paraissent ne plus fonctionner que comme des robots, condamnés à une usure accélérée.

Tour à tour ces malheureux remontent et en surgissant sur la crête nous regardent avec des yeux hagards ; ils sont au delà de toute fatigue ; l'un d'eux me tend un morceau de sou-

fre que je lui paie.

Maintenant rejoignons le JAPON

Mes souvenirs sont seuls à pouvoir voler plus vite que la lumière; ils m'accompagneront d'une traite au pays des calligraphes amoureux de la courbe pure, de la rigueur, mais aussi des kimonos éclatants.

Je garde de ce pays trois images de volcans.

Le mont ASO sera le premier, il se dresse assez loin au nord de Tokyo. Il émerge d'une forêt de cryptomerias ; son cratère paraît assez modeste, à peine actif, ses parois sont aussi noires que de l'encre de Chine ; le sol sur lequel nous l'approchons est de même couleur, parsemé cependant de quelques buissons qui, en cette saison d'automne, sont d'un rouge vermillon. Au moment de notre arrivée, quatre japonaises sont déjà là, vêtues de leurs kimonos traditionnels, ornés de larges motifs bleus, roses et argentés. Contre le sol noir le contraste est superbe : une parfaite estampe !

Le volcan de KAGOSHIMA, beaucoup plus au sud, sera le second : il forme l'essentiel de la petite île du même nom, et n'est séparé de la province du Kyushu que par un étroit bras de mer. Nous gravissons la colline pour découvrir à nos pieds un gros village de pêcheurs qui s'étire le long du rivage. Les tuiles noires de ses toits sont alignées comme des écailles de gros poissons. Au delà du rivage et du bras de mer, se dresse le volcan qui crache, tous les quarts d'heure environ, un énorme panache de vapeur blanche : tout ceci presque sans secousse et sans bruit. Hiroshige n'a jamais fait mieux !

L'anneau étroit de terre qui entoure la base du volcan est célèbre pour sa fertilité ; ses navets (daïkon) sont les plus gros connus ; aussi quand on veut taquiner une jeune fille aux mollets rebondis, la plaisanterie classique est « hashi no daïkon » (jambes de navet) !

J'ai gardé pour la fin le mont FUJI.

Amaterasu, déesse du soleil, protectrice du Japon, n'aurait jamais pu dresser un cône plus élégant : sa silhouette s'amincit régulièrement vers le haut, légèrement tronquée au niveau de son cratère, et s'évase de façon croissante vers le bas, avec grâce et mesure. Le Mont Fuji règne sur le pays qui

lui convenait le mieux. Nous le contemplions cet automne là, gris perle, s'élevant en majesté loin derrière les érables rouges que nous avions devant nous ; une question ne pouvait que venir à l'esprit : les hommes ont-ils jamais élevé des monuments capables de célébrer avec autant d'éclat la gloire de leur pays, de leurs dieux et de leurs morts ; c'est alors que mon âme prit un nouvel envol qui la mena une fois de plus d'un continent à l'autre ; elle s'arrêta brièvement au dessus des pyramides, œuvre des hommes et parfait hommage à la géométrie; puis, entre toutes coupoles, elle choisit de faire le tour de la mosquée d'Ispahan, dôme parfait, d'un bleu quasi céleste. Peu après je fus transporté devant le cénotaphe d'Aggra, perle éclatante de blancheur posée sur le rivage d'un fleuve qui coulera toujours en hommage à un amour sans fin : c'est en effet ce que voulut et réussit le Grand Moghol pour préserver le corps de sa très aimée, Muntaz Mahal, dans son cercueil de dentelle de marbre et de lumière ; on dit qu'au clair de lune il s'enrobe d'une translucide opalescence.

Les hommes réussirent donc, en de rares occasions, à ériger des monuments parfaitement accordés à la prière, à l'amour, à la mort.

Mais ces édifices, quelques beaux et émouvants qu'ils soient, n'ont jamais égalé ce chef d'œuvre naturel et déjà évoqué qu'est le mont FUJI. Il faut le contempler la nuit, veillant sur son empire, montant la garde sur ce pays qui se réclame des dieux. C'est à ces heures nocturnes que se révèle le mieux son profil silencieux sur fond de firmament.

Loin au sud du Japon et dans l'autre hémisphère, se présente encore un petit volcan en point d'exclamation ! Celui-là, j'en ignore le nom; mais en avait-il déjà un ? Je crois qu'il venait de naître dans les eaux australiennes. Je l'ai soudain aperçu d'avion ; il faisait une petite tache noire surmontée d'un panache blanc, au milieu d'un océan immensément bleu. Les vapeurs blanches qui s'en échappaient montaient à la verticale, puis s'élargissaient comme un plumet déporté par le vent et qui se dissolvait en altitude. Ce jour-là, c'est l'Australie que je quittais, le cœur un peu serré, et peut-être étaient-ce aussi les îles de la Sonde qui me disaient adieu.

Terminons ces visites par les marques laissées par quelques volcans bien particuliers; de toute façon ils finissent tous par s'éteindre, mais certains laissent d'étranges traces en positif ou en négatif.

Il en est en effet dont l'activité s'interrompt brusquement ; leurs émissions se tarissent, leurs cônes cessent de croître, et la colonne de lave qui montait dans la cheminée centrale se fige. Alors, les siècles passent, le cône s'érode, et seule reste la colonne de basalte refroidie dressée comme une borne géante témoignant du passé. Une de ces colonnes, aussi haute que large, toute rouge, se dresse au dessus du plateau australien ; j'en ai vu d'autres de même origine, noires et plus petites, au nord du Cameroun.

Dans un autre cas une rivière de lave avait coulé jusqu'au rivage, comme une rivière ; là aussi, l'éruption peut soudain se tarir ; alors la surface supérieure du fleuve de lave se fige ; en dessous elle reste fluide et continue à couler quelques heures. Finalement son flot tarit et laisse vide son passage, laissant un tunnel qui peut s'allonger sur des dizaines de mètres ; j'ai vu un cas de ce genre aux îles Canaries ; la lave s'était écoulée jusqu'à la mer puis, après épuisement avait laissé à sa place un couloir vide se terminant sur le rivage; il était assez large pour qu'on puisse le remonter facilement; ce couloir s'élargissait à quelques dizaines de mètres de son orifice, en formant une vaste chambre souterraine, où parfois auraient été organisés des concerts !



*Volcans et rizières  
(Indonésie)*

Ainsi se termine la saga des quelques volcans qui m'ont le plus marqué ; ils avaient commencé dans les grondements et les fracas, et au moins l'un d'entre eux s'était terminé en musique !